



HAL
open science

Communication, mémoire, création: les enjeux de l'écriture à l'ère du numérique.

Pierre Jamet

► **To cite this version:**

Pierre Jamet. Communication, mémoire, création: les enjeux de l'écriture à l'ère du numérique.. Séminaire de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité., Jun 2021, Besançon, France. hal-03272746

HAL Id: hal-03272746

<https://hal.science/hal-03272746v1>

Submitted on 28 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"Communication, mémoire, création: les enjeux de l'écriture à l'ère du numérique".

Pierre Jamet

ISTA (EA4011)

L'écriture sumérienne, appelée écriture cunéiforme dans sa version tardive, constitue le premier système d'écriture que nous connaissons. Il plane un certain nombre d'incertitudes sur ses premiers développements mais selon les archéologues, et paléographes (notamment français, comme Denise Schmandt-Besserat¹), un certain nombre d'étapes liées à la comptabilité ont probablement mené à l'écriture proprement dite. En Mésopotamie inférieure (aujourd'hui le sud de l'Irak), vers 8000 ans avant JC, des jetons gravés auraient finalement donné lieu à des tablettes gravées de symboles représentant des morphèmes de la langue parlée sumérienne. Ces tablettes portent des inscriptions qui constituent une forme *logographique* d'écriture, faite de 1200 signes représentant des noms, des animaux, des matériaux et des nombres.

L'écriture se place donc d'emblée sous le signe de l'économie (commerce, comptabilité pastorale, administration) et sous le signe de la mémoire (enregistrer les dettes). Avec l'introduction d'un stylet plus fin et pointu, les symboles ont pris une apparence moins dessinée, plus proche de la convention abstraite d'écriture. C'est à partir de ce moment que l'on parle d'écriture cunéiforme, vers 3200 avant JC, en référence à la forme en coins des symboles (*cuneus*, en latin).

L'étape suivante consiste à avoir adopté un principe *phonographique*, où les symboles représentaient des sons et non plus des choses. Un même symbole par exemple pouvait signifier « eau » et « dedans » si le phonème était identique. Ce principe n'était pourtant pas la règle chez les Sumériens et ils ne l'utilisaient que s'ils y étaient forcés (par exemple pour représenter des choses impossibles à dessiner).

¹ Schmandt-Besserat, Denise, *How Writing Came About*, University of Texas Press, 1996.

Le premier système basé sur la structure sonore de façon cohérente et complète est apparu à Mycènes, vers 1400 avant JC. Il recensait les sons consonantiques suivis de sons vocaliques. Mais il était encore trop inadéquat à la langue mycénienne, laissant quelques représentations ambiguës ou impossibles. La dernière étape dans l'évolution des systèmes d'écriture, consistant à découper la syllabe en ses composantes (consonnes et voyelles), est probablement apparue du côté de la Phénicie. C'est le système dit alphabétique, inventé par les locuteurs d'une langue sémitique à la fin du deuxième millénaire avant JC. Selon le linguiste anglais Geoffrey Sampson², la plupart et probablement tous les systèmes alphabétiques dérivent de cet alphabet sémitique. Il y a des controverses à ce sujet mais on considère quand même que pour ce qui concerne la langue sémitique, cet alphabet était adéquat. C'est vraiment lorsque cet alphabet sémitique s'est mélangé à la langue grecque que l'alphabet a pris sa forme la plus complète. Le génie des Grecs fut de penser à utiliser des lettres sémitiques (langue éminemment consonantique) pour représenter des sons vocaliques de leur propre langue (donc pour créer des voyelles), rendant par ce fait l'alphabet sémitique issu d'une langue non indo-européenne très compatible avec les langues indo-européennes. Ce fut une innovation remarquable qui eut une influence gigantesque. Car bientôt les Romains empruntèrent l'alphabet grec pour créer l'alphabet romain, que nous utilisons ici. Et la langue latine a été la langue de l'Etat et de la culture en Europe jusqu'à la fin du Moyen-Âge. Par la suite, les modifications de l'alphabet n'ont concerné que la phonologie des langues romanes. L'anglais, lui, n'a finalisé son alphabet de 26 lettres différenciées qu'au XIX^e siècle avec la suppression du *ampersand* (« & »).

Essayons de nommer et d'interroger les avantages ou les particularités de l'invention de l'écriture. Comme on l'a vu, dans un premier temps et selon toute probabilité, l'écriture est née pour des raisons commerciales. Il était question

² Sampson, Geoffrey, *Writing Systems*, Stanford University Press, 1985.

d'accroître la mémoire, de faire des inventaires, de délimiter et de gérer la propriété. La grande utilité des écrits était qu'ils rendaient superflue la présence du détenteur du souvenir. Puis, l'écriture a subi une transformation qui l'a emportée vers l'abstraction, lui permettant de représenter des idées, et non plus seulement des objets.

Mais il est impossible de dissocier l'histoire de l'écriture de celle de la lecture. Car qui écrit, et pour qui ? Et qui lit ? Ou encore : qui sait écrire et qui sait lire ? Et même : qui en a le droit, et qui en est exclu ? On rencontre ici des questions liées au problème de l'alphabétisation et de l'illettrisme, questions liées entre autres à des enjeux de prestige et de pouvoir. Pour des raisons pratiques, le système alphabétique, moins lié à la langue orale (par opposition aux alphabets syllabiques, qui sont plus équivoques et moins précis), a été un grand facteur de démocratisation de l'écriture-lecture. Selon Marshall McLuhan et son disciple Walter Ong,³ le déclin de l'oralité par rapport à l'écrit à la fin du Moyen-Âge a joué un rôle crucial dans l'avènement de cette efflorescence culturelle majeure que fut la Renaissance. Dans ce contexte, on peut rappeler que les moines copistes occidentaux, qui pouvaient réciter leurs textes par cœur, ont inventé la ponctuation, au Moyen-Âge en Occident, pour venir en aide à ceux qui avaient moins de talent qu'eux, puisque la lecture et l'écriture étaient le fait d'une élite cléricale et politique. C'est ainsi qu'ils ont inventé la méthode d'écriture connue sous le nom de *per cola et commata*, qui divise le texte en unités de sens. C'est la forme primitive de la ponctuation. Le lecteur peu sûr de lui était informé des différents segments de pensée. Nous aurons à y revenir lorsque nous parlerons de l'écriture à l'ère du numérique. Toujours est-il que l'invention de la ponctuation constitue un élément de propagation de l'écriture-lecture qui se raffina par la suite en découpage toujours plus signifiant et précis de la pensée.

³ Ong, Walter, *Ramus, Method, and the Decay of Dialogue: From the Art of Discourse to the Art of Reason*, University of Chicago Press, 2004 (1958).

Mais il faut également dire ici un mot du support. Parlons par exemple des tablettes mésopotamiennes primitives : il s'agissait de plaques de glaise (de 7 à 8cm de large) qui tenaient bien dans la main. Les tablettes plus récentes, notamment dans le monde romain, étaient plus larges selon l'iconographie qui nous est restée. Mais on constate immédiatement que l'intérêt pour la tablette moderne, numérique, est similaire : il s'agit de favoriser la portabilité de l'objet. A Rome, on utilisait une petite tablette pour une transaction privée. Au contraire, pour inscrire par exemple le code du Moyen-Empire assyrien (Assur, au XII^e siècle), on utilisait des colonnes de 6m2. Le format, la taille, a donc une signification hiérarchique. Il est grand et rare pour la communication d'Etat, il est petit pour la communication privée, individualisée, démocratisée. Toujours sur la question du support, le papyrus, ces tiges de roseau séchées et fendues, offrit tout d'un coup la possibilité de fabriquer des rouleaux commodes et portables si on les enroulait. Le rouleau (« *scroll* » en anglais), consistait en une surface assez limitée qui ne révélait qu'une partie du texte à la fois, comme aujourd'hui sur un écran d'ordinateur lorsque nous devons faire « dérouler » l'écran (« *scroll down* ») verticalement ou horizontalement. Le parchemin au contraire, cette page faite de peau d'animal, page pliable et très solide, a vite démontré la supériorité du codex (plusieurs pages de parchemin réunies et cousues ensemble) : un codex de glaise aurait été lourd et un codex en papyrus trop cassant. Rapidement le codex en parchemin devint le type de livre le plus répandu parmi les dignitaires et les prêtres, les voyageurs et les étudiants (après le IV^e siècle de l'ère précédente). L'avantage pour le lecteur de codex était qu'il pouvait passer d'une page à une autre en obtenant une impression d'ensemble instantanée. Pratique à transporter, le codex pouvait aussi aisément se cacher sous les vêtements et participer de la diffusion de textes interdits par l'autorité romaine.

Il est intéressant de noter que parmi toutes les formes qu'ont revêtues les livres au cours des âges, les plus populaires furent celles qui permettaient au lecteur de tenir commodément le livre en main. Comme on l'a vu, c'est une caractéristique de

l'ère numérique également que de rechercher en toute chose le côté pratique, aisément transportable, « nomade », du support. Le livre qui tenait dans la main a non seulement favorisé la communication privée, mais il est devenu propriété privée du lecteur. Dans ce contexte il faut parler de Gutenberg et l'invention de la presse mécanique à caractères alphabétiques : l'« imprimante », machine qui a permis une production de livres rapide et en énormes quantités dans des imprimeries qui se répandirent partout en Europe. Cette innovation technique a favorisé la lecture individuelle d'une façon qui est encore impressionnante aujourd'hui. Mais il faut se souvenir à quel point les états eurent peur de l'imprimerie. Un temps, seul Louis XI prit la défense des imprimeurs tandis qu'à peu près toutes les sociétés d'Europe voulurent les interdire. L'esprit à l'état libre, individuel, soufflait sur l'Europe comme une tempête. On sait par ailleurs quel rôle l'imprimerie eut sur le développement de l'Humanisme et de la Réforme, donc sur le devenir du monde. Dans le même ordre d'idées, le texte écrit en tant que tel, et non plus seulement l'objet-livre, devint la propriété privée du lecteur au sens où il devint commun de lire silencieusement, ce qui n'avait pas toujours été le cas. On sait avec quel étonnement Saint Augustin vit Saint Ambroise lire sans remuer les lèvres : « Quand il lisait, ses yeux parcouraient la page et son cœur examinait la signification, mais sa voix restait muette et sa langue immobile » (*Confessions*, VI, 3).⁴ On sait aussi qu'Isidore de Séville (au milieu du VIII^e siècle) rapporta que « Les lettres ont le pouvoir de nous communiquer silencieusement les propos des absents. »⁵ Grâce à la lecture silencieuse, il fut enfin possible d'établir une relation illimitée avec les mots. Les mots n'eurent plus besoin d'occuper le temps nécessaire à les prononcer. Ils existèrent dans un espace intérieur, permettant des comparaisons avec la mémoire ou avec d'autres livres, accroissant les possibilités de l'esprit, sa puissance. Le texte lui-même devint donc l'objet d'une connaissance intime et privée. Dans tout cela on peut voir un processus de dématérialisation, un processus d'abstraction, de mentalisation, d'éloignement par

⁴ Saint Augustin, *Confessions*, Folio, 1993.

⁵ Hispalensis Isidorus, *Etymologiae*, Les Belles Lettres, traduit et commenté par Olga Spevak, I, 3-1.

rapport à la langue parlée. Et il est remarquable qu'aux alentours de 1450 et 1455, produire des livres rapidement et en grande quantité ne fit pas disparaître le goût de l'écriture manuelle. Au contraire : plus les gens savaient lire, plus les gens savaient écrire, et on vit un grand regain d'intérêt pour la calligraphie. Il y eut une prise de conscience de vertus antérieures qui auraient pu être négligées, et bien souvent, nous dit Alberto Manguel dans sa magnifique *Histoire de la lecture*, une découverte technologique fait avancer celle qu'elle est censée remplacer au lieu de la faire disparaître.⁶ Aujourd'hui aussi, le livre-papier résiste beaucoup mieux au livre dématérialisé qu'on le pensait il y a une dizaine d'années puisque la part des livres numériques vendus en France s'est stabilisée et plafonne désormais autour de 8 ou 9% seulement, après une augmentation régulière dans les années 2010.⁷

La dématérialisation ou la mentalisation qu'a représenté la lecture silencieuse fait écho aux recherches en neurosciences concernant l'hémisphère droit et l'hémisphère gauche du cerveau. Dès 1865, Michel Dax et Paul Broca publient des études qui montrent que l'hémisphère cérébral gauche constitue la partie majoritairement utilisée par le cerveau pour tout ce qui concerne le *codage* et le *décodage*. Dans le domaine du langage, coder c'est écrire et décoder c'est lire. Ces recherches aujourd'hui très développées et bien connues, même du grand public, notamment grâce aux travaux du Professeur Lucien Israël,⁸ participent de l'idée platonicienne que nous sommes capables de lire *avant* de savoir lire, avant d'avoir perçu avec nos sens une page ouverte devant nous. Platon affirme en effet que la connaissance est présente en nous avant même la perception de l'objet. Selon Platon, nous découvrons un mot parce que la chose ou l'idée qu'il représente préexiste dans ce qu'il appelle le monde des Idées, que les scientifiques modernes préfèrent appeler notre cerveau. C'est la théorie de la réminiscence (*aletheia*).

⁶ Manguel, Alberto, *Une Histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998, p. 202.

⁷ <https://www.idbox.com/economie-du-livre/france-marche-du-livre-papier-et-numerique-2019-2020/>

⁸ Israël, Lucien, *Cerveau droit, cerveau gauche : culture et civilisation*, Plon, 1994.

Cette théorie a donné lieu à une certaine méfiance vis-à-vis du livre et de l'écriture. Dans le *Phèdre*, Platon évoque Socrate qui considérait les livres comme une gêne pour qui cherche à s'instruire. Socrate raconte à Phèdre l'histoire du dieu égyptien Thot rendant visite au roi d'Egypte et lui vantant les bienfaits de l'invention de l'écriture. Mais le roi ne se laisse pas impressionner et rétorque qu'en dispensant les humains d'exercer leur mémoire, l'écriture produira l'oubli dans l'âme. Finalement Socrate déclare à Phèdre qu'il faut qu'un lecteur soit bien naïf pour croire que les mots écrits puissent faire autre chose que nous rappeler ce que nous savons en fait déjà.⁹ Plus proche de nous, le critique allemand Hans Enzensberger, vantait il y a quelques années l'analphabétisme et proposait un retour à la créativité originelle de la littérature orale.¹⁰ Il est remarquable par ailleurs que non seulement Socrate mais aussi Mahomet et Bouddha n'aient rien écrit. Jésus, quant à lui, aurait écrit une fois par terre et aussitôt effacé ce qu'il avait écrit (Evangile selon Saint Jean, 8, 8.)

La question de la lecture silencieuse, voire de la lecture qui préexiste à l'exercice perceptif, par extension la question de la méfiance vis-à-vis de la lecture et de l'écriture, nous place devant des abîmes de perplexité que l'on peut essayer d'examiner à présent. A la suite de Socrate, le grand linguiste Emile Benveniste a pu considérer que la langue parlée, et non pas la langue écrite, définissait l'humanité. Pourtant l'écriture constitue un, sinon *le* carrefour décisif du destin linguistique. Une langue objectivée, sémiotisée, s'est émancipée d'une langue invisible et vocale, s'est émancipée du son, de la voix, au bénéfice des yeux et du silence. Par l'apparition de l'écriture, le signe invisible est devenu un objet visible, silencieux, intelligible, pouvant être analysé, décomposé, étudié. Cette mise au silence de la voix et cet accroissement simultané de l'esprit sont fondamentaux pour l'espèce humaine, et comparables, voire supérieurs, à l'invention de la roue ou à la maîtrise du feu. Ils ont démultiplié les possibilités de la mémoire : mémoire comptable et administrative bien sûr, mais également mémoire de toutes sortes de traces dans une forme de lutte

⁹ Platon, *Phèdre*, Flammarion, 2006.

¹⁰ Enzensberger, Hans, « In Praise of Illiteracy », *Die Zeit*, Hamburg, 29 nov. 1985.

contre la disparition des choses et des êtres que constitue l'oubli, dans une forme de lutte contre la mort. Cette mémoire a augmenté la richesse matérielle mais également la connaissance – connaissance du monde et, ce n'est pas un détail négligeable, connaissance de nous-même.

Or que pouvons-nous constater, à une époque où Internet a rendu quasiment infinies les possibilités de la mémoire des textes ? On peut constater que la somme gigantesque d'information, impossible à maîtriser individuellement en une vie ni en cent, rend tous les jours plus nécessaire la hiérarchisation de l'information. Hiérarchisation qui dépend essentiellement de la capacité humaine à interpréter les phénomènes et à les classer selon des buts précis. Or dans un premier temps il est impossible de hiérarchiser dans l'infini, sauf à donner à l'infini des limites et donc à le dénaturer, à perdre de l'information (par exemple, on peut décider que les informations concernant tel ou tel massacre sont négligeables.) Et dans un second temps, la masse d'information écrite, de textes divers, est si énorme qu'il faut des qualités nouvelles et plus fines pour réussir à s'orienter. Chacun peut constater par exemple le problème que constitue le maniement des sources sur Internet pour un grand nombre d'étudiants : elles ne remontent pas toujours beaucoup plus loin que Wikipédia. Or voici qui crée ce que l'on appelle déjà depuis un certain temps une « netocratie » de l'information. La netocratie peut être définie comme une catégorie de personnes regroupées en classe ou en caste qui tire pouvoir et supériorité d'un fort avantage comparatif en connaissances technologiques, et de la mise en réseau de leurs compétences. Soit dit en passant, le netocrate n'est pas nécessairement intéressé par l'argent: un hacker et un activiste peuvent être considérés comme des netocrates. Dans tous les cas, ceux qui sont capables de maîtriser ce jeu complexe avec la nouvelle mémoire, la mémoire numérique, participent d'une nouvelle distribution des zones d'influence, des pouvoirs et des rapports de force. Songeons par exemple à tout ce qui a trait aux « vérités alternatives », « *fake news* », « trolls » (ces créateurs de controverses artificielles visant à détourner l'attention de la communauté), ainsi

qu'aux tentatives parfois étatiques d'influencer les opinions publiques sur les réseaux sociaux ou les médias numériques.

Corrélativement à la quantité d'information disponible grâce à la mémoire numérique, l'idée se fait jour parmi les avant-gardes de la création ou de la réflexion qu'il n'est désormais plus nécessaire de créer de nouveaux textes *ex nihilo* mais qu'il s'agit d'apprendre à transférer la quantité de textes existants et rendus disponibles par Internet. Ce débat n'est pas nouveau car déjà Pic de la Mirandole avait dû se défendre d'avoir pillé les œuvres du passé : « Vous voudriez me faire boire la ciguë parce que j'aurais été aimé des morts que vous aviez tous oubliés ? Et maintenant vous me faites un péché d'en reproduire les vestiges dans les pages que j'accumule. »¹¹ Pour le dire dans le langage du numérique, c'est la question du copier-coller. Tout n'est-il pas, tout n'a-t-il pas toujours été, finalement, qu'un copier-coller de textes préexistants ? N'y a-t-il d'originalité que dans le psittacisme ? En 2011, le théoricien des avant-gardes Kenneth Goldsmith a interrogé les conséquences pour la création de la révolution numérique dans un livre, *Uncreative Writing*, que François Bon a traduit en français récemment sous le titre *L'Écriture sans écriture*.¹² Selon Kenneth Goldsmith, le renouvellement de l'écriture que l'âge du numérique rend nécessaire, doit se faire par l'appropriation de textes existants, littéraires ou non, choisis, réarrangés et même plagiés, dans une sorte d'extension « communiste » du geste devenu naturel de copier-coller. C'est donc la notion d'auteur et de propriété privée qui est remise en question pour affronter les nouvelles exigences du langage à l'âge du numérique. Cette « mort de l'auteur » elle-même n'est peut-être pas aussi récente que le dit Goldsmith si l'on se souvient des avant-gardes mondiales du XX^e siècle. Citons les plus proéminents représentants de ces avant-gardes : le mouvement Dada pour les collages, William Burroughs pour la pratique du « cut-up », Georges Perec pour l'intertextualité (écrire avec les mots des autres), Guy Debord et les Situationnistes pour la destruction des genres et des formes, voire Denis Roche, dont

¹¹ *Apologia*, III, cité par Pascal Quignard, *L'Homme aux trois lettres*, Grasset, 2020, p. 155.

¹² Goldsmith, Kenneth, *L'Écriture sans écriture*, traduit par François Bon, Jean Boîte, 2018.

les écrits ont un caractère spectaculairement irrésistible à la saisie immédiate du sens, de par, entre autres, la juxtaposition de textes a priori hétéroclites. Tous ces tenants d'un jeu subtil entre la forme et l'informe ont eu une influence sur la culture contemporaine qui ne saurait être sous-estimée. Leur geste de régression infinie dans l'utilisation des textes, des sources ou des causes va à l'encontre du vieux principe aristotélicien selon lequel il faut bien, à un moment, s'arrêter (« *anagkè stènai* »).¹³ A l'ère du numérique, disent les avant-gardes, la régression vers l'origine peut et même *doit* être infinie, aporétique. Mais le recours aux autres textes peut également avoir lieu au sein même du texte écrit grâce à ce que l'on appelle l'hypertexte. Ce terme inventé dans les années 1970 par le sociologue et informaticien américain Ted Nelson pour décrire l'espace narratif non séquentiel, non linéaire des ordinateurs a permis la création de textes eux-mêmes presque sans fond : chapitres, paragraphes ou mots peuvent devenir autant de fenêtres vers d'autres chapitres, paragraphes ou mots, tissant un réseau qui semble infini ou qui peut l'être. Le lecteur peut donc aborder le texte n'importe où. Parfois il peut même modifier le cours du récit – c'est d'ailleurs un principe qui préside aujourd'hui à beaucoup de jeux-vidéo dits « *open world* », ou « monde ouvert ». Louis Ucciani, philosophe, s'est livré, dans « Pensée fantôme », à cet exercice vertigineux : <http://nt2.uqam.ca/en/repertoire/pensee-fantome>.¹⁴

L'intérêt du livre de Goldsmith réside aussi dans le fait qu'il compare l'avènement des nouveaux types d'écriture que permet le numérique avec l'avènement de la peinture abstraite. La peinture, dit-il, a vécu l'invention de la photographie comme un défi à se renouveler. Puisqu'on n'allait pas la vaincre sur le terrain du réalisme ou de la représentation, il fallait chercher ailleurs. De là seraient nées la peinture abstraite, puis conceptuelle. Là encore, cette idée est sujette à controverses et débats mais pour ce qui nous intéresse, la question que pose Goldsmith est celle-ci : l'écriture sera-t-elle capable de relever le défi que lui pose le numérique ? En d'autres termes : où allons-nous chercher l'origine de l'acte créateur

¹³ Aristote, *Physique*, Flammarion, 1999, VIII, 5.

¹⁴ <http://nt2.uqam.ca/en/repertoire/pensee-fantome>.

si la technologie trouve toujours une autre source à cet acte ? Goldsmith n'est pas certain que l'écriture ait encore relevé ce défi. En revanche, les arts visuels se sont clairement émancipés des notions de créateur et de création (notions qui ont des échos évidemment théologiques et métaphysiques), ils se sont émancipés des notions de génie et d'originalité. Ils ont depuis quelque temps déjà utilisé la non-créativité comme une pratique créative (on peut penser aux travaux de Marcel Duchamp ou d'Andy Warhol) mais l'écriture n'aurait pas encore atteint ce stade, à supposer qu'elle le doive. Il serait souhaitable, toujours selon Kenneth Goldsmith, que l'écrivain qui appartient au temps du numérique et d'Internet, à l'*inter-temps* si je peux me permettre une petite audace lexicale, se pense en *inter-cesseur*, en diffuseur, voire en éditeur.

Ce qu'il faut retenir de ces réflexions, c'est que pour beaucoup de gens, théoriciens ou pas, l'écriture est de moins en moins liée à une originalité ou une « authenticité » de contenu mais à son processus de production. L'accent est de plus en plus placé sur l'acte de faire, l'acte de produire un texte ou du texte, l'acte de produire une forme ou « de la forme ». Le numérique et les transformations qu'il apporte déplace donc l'écriture vers des pratiques courantes toujours plus liées à la décharge pulsionnelle, corporelle – ce qu'ont très bien compris les commerçants virtuels puisqu'on peut faire des achats aujourd'hui en cliquant une seule fois sur l'image qui apparaît à l'écran ou en *parlant* dans le micro du téléphone.¹⁵ Paradoxalement, les pratiques d'écriture contemporaines tendent, en dépit de la virtualisation technologique qu'apporte le numérique, à réintroduire avec force le corps dans l'écriture, à en revenir à l'oralité, à nier la spécificité de l'écriture, qui est émancipation du son et de la voix. On assiste donc à une hystérisation de l'écriture, si le terme d'hystérie est compris ici comme présence du corps. Les exemples de cette hystérisation sont pléthore, des réseaux sociaux à l'e-mail. Qu'est-ce qu'un émoticône sinon l'expression non verbalisée d'un affect ? Qu'est-ce que la multiplication des

¹⁵ Il est à noter que ce procédé limite les possibilités de fraude en cas de vol de carte bancaire si la voix est paramétrée et non pas les identifiants bancaires.

points d'exclamation sinon la volonté d'insister plus que fortement sur un signe expressif manifestant l'affect (stupeur, joie, colère, crainte, dégoût...)? Qu'est-ce, finalement, que la « reconnaissance vocale » sinon la possibilité d'en finir une fois pour toutes avec cette chose fastidieuse, difficile et subtile qu'est l'écriture, puisqu'il nous suffit désormais de parler pour que le texte s'affiche? Sommes-nous en train d'assister à une révolution au sens étymologique du terme (*revolutio*, en latin, veut dire « retour en arrière », ou retour de la chose passée)? Ou bien, forcés par la technologie et son avancée inéluctable, sommes-nous en train de découvrir une nouvelle dimension, une dimension où, débarrassé de la propriété, l'esprit ne cherche plus à penser l'Origine, ne cherche plus à se penser en tant qu'origine, et où il n'est plus nécessaire non plus pour l'humain de se penser en tant que Sujet? Ce sont des questions qui se posent.

Pour conclure en forçant un peu le trait, on peut dire que la généralisation des pratiques numériques d'écriture semble diviser le monde contemporain en deux catégories de scripteurs : les plus nombreux sont les « esclaves », une catégorie de personnes dont la compréhension du monde est essentiellement limitée à *ce que veut bien leur fournir* la catégorie des « netocrates ». Les esclaves présentent une expression toujours plus oralisée et hystérisée, perdant de vue l'horizon du lexique, de la syntaxe, de la ponctuation et de la grammaire au profit d'une satisfaction immédiate, pulsionnelle, et liée à la jouissance du support technologique. Les netocrates sont quant à eux cette catégorie de personnes peu nombreuses qui savent trouver, comprendre et hiérarchiser l'information accessible (qui savent donc *décoder*) et produire du sens qui corresponde à leurs valeurs (qui savent donc *coder*, à tous les sens du terme).